

PAGES
MANQUANTES



Mai



h ! Mai ! c'est la fête infinie !
Espoir, printemps, parfum, clarté,
Tout est splendeur, tout est beauté,
Le monde est une symphonie.

Intime et douce litanie,
Première ivresse de l'Enfant,
Qui voit par ce lien triomphant
La Terre avec le Ciel unie ! . . .

Pauvre âme ! Epuise l'harmonie,
Remplis le silence éternel . . .
Diras-tu le Nom solennel
De l'Unique à jamais bénie ?

H. Marienlob.





(Raphaël)

La Madone de Mai.

LE T. R. P. MONSABRÉ

On a écrit assez légèrement, pour ne pas dire sottement, que la mort du T. R. P. Monsabré a été pour lui comme une résurrection (1). Le fait est que le P. Monsabré n'a pas survécu à sa réputation et qu'il est mort en pleine possession de la seule renommée qu'il ait jamais eue et qu'il ait jamais voulu avoir.

Appelé à Notre Dame de Paris en 1869, en pleine maturité de sa vie et de son talent, il a retenu au pied de sa chaire et intéressé aussi longtemps qu'il l'a voulu le plus bel auditoire qu'il y ait en France et peut-être dans le monde entier ; il en est redescendu en 1890, après vingt années d'un ministère qui n'a pas connu un seul échec. Mais depuis lors il n'a pas cessé de prêcher et sa parole écrite a porté plus loin que les murs de Notre Dame, au-delà des frontières étroites de la France, dans tous les pays de grande culture intellectuelle, la lumière toujours limpide et toujours sereine de son haut enseignement.

Ce prétendu mort, dont paraît-il on ne se souvenait plus, rue de Meudon, on le trouvait partout, et partout on le consultait, partout on l'étudiait, partout on l'exploitait, partout on le citait, partout on le plagiait, depuis 1890 comme aux plus beaux jours de Notre Dame, et plus encore. J'ai eu connaissance pour ma part, il y a de cela moins de six ans, qu'un seul libraire d'une ville de notre pays a commandé d'une seule fois cinq cents exemplaires des œuvres complètes du P. Monsabré. Cela prouve que dans notre pays, qui est bien à quelque distance de Paris, le mort n'était pas oublié et faisait encore quelque peu parler de lui.

(1) C'est le chroniqueur parisien d'un journal de Montréal qui a trouvé cette perle avec bien d'autres d'aussi belle eau.

Ce qui s'est passé chez nous, proportion gardée, s'est passé dans tous les pays du monde depuis quinze ans. Partout où la langue française est comprise, les esprits cultivés qui s'intéressent aux vérités de la foi ont voulu lire et étudier les conférences du P. Monsabré, particulièrement celles qui exposent la synthèse du dogme catholique. Depuis qu'il est descendu de la chaire de Notre Dame, il n'a cessé de monter dans toutes les chaires d'enseignement théologique et de prédication. Il est vrai que les journaux n'en parlaient guère, et que le P. Monsabré ne se mettait pas en peine de se signaler à leur attention et à celle du public qui fait la gloire. En ce sens il était plus mort et occupait moins l'attention du monde que M. Villatte et M. des Houx. Mais je laisse aux esprits sérieux de dire s'il y a pour un apôtre et un docteur une meilleure manière de survivre à sa parole que d'en prêter l'éclat et la lumière aux meilleurs esprits du monde entier, que de fortifier et de développer dans tous les pays chrétiens l'enseignement et l'intelligence des vérités de la foi.

Le P. Monsabré a toujours été homme d'église. Il a voulu être apôtre et prédicateur et rien autre chose. S'il a voulu être de son temps, et tout homme intelligent l'est à sa manière, s'il a voulu se faire tout à tous pour gagner les âmes à J. C. et y faire pénétrer les chauds et lumineux rayons de la foi et de la vie surnaturelle, et tout apôtre le sait faire, parce que c'est là le don de l'apostolat, il n'a jamais consenti à la tentation d'acheter de faciles succès par des complaisances envers l'opinion, ou de conquérir la gloire en sécularisant plus ou moins sa parole et sa pensée. Il aurait pu prendre pour devise de sa parole et de son enseignement ces paroles de l'apôtre : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* ; et je ne crois pas qu'aucun prédicateur du siècle dernier l'ait mieux mise en pratique.

Ce n'est pas qu'il ignore les préjugés de son auditoire, les erreurs qui font l'opinion, et les passions nobles ou viles qui agitent les âmes. De son temps il voit tout, il connaît tout, il juge tout, mais à la lumière d'une foi éclairée et ferme autant que simple, que ne déconcertent jamais les clameurs des erreurs régnantes, avec un tact infiniment sûr et délicat, qui est caractéristique de son talent et un don surnaturel mérité par son zèle et sa piété à son ministère.

Si l'on ajoute aux vingt ans de grande prédication à Notre Dame les vingt années de ministère qui l'ont préparée non sans éclat et les dix années de prédication et de publications qui l'ont achevée et continuée presque jusqu'au début du vingtième siècle, le P. Monsabré a fourni une carrière apostolique et oratoire de plus de cinquante ans. Et dans ce demi-siècle d'enseignement par la parole et par la plume, s'il n'a pas connu les succès incomparables du P. Lacordaire et s'il n'a pas eu, à Notre Dame du moins, l'action si profonde du P. de Ravignan, sur une élite, il a peut-être plus qu'aucun de ceux qui l'ont précédé et suivi, confirmé et éclairé la foi des croyants et préparé des retours à la pratique de la vie chrétienne en donnant aux âmes qui en manquaient des convictions religieuses que rien n'a pu ébranler.

Est-ce donc un petit mérite, d'avoir su, pendant vingt ans et plus, intéresser l'élite des esprits à l'étude des plus hautes vérités du dogme et de la morale chrétienne ? Est-ce un homme de valeur médiocre, qui, pendant cinquante ans, a su prêcher à tous les auditoires, et toucher à tout ce qui préoccupe éternellement les âmes, sans jamais alarmer l'orthodoxie la plus scrupuleuse, ni froisser le sentiment le plus délicat ? Avec quelle netteté sa main dessine les contours du dogme catholique et trace à la science orgueilleuse les limites au-delà desquelles elle ne peut conclure sans témérité et sans présomption. Avec quelle douceur et quelle fermeté il découvre les plaies et sonde les blessures des âmes, dans ces *Retraites pascals*, dont quelques-unes sont des modèles de prédication morale ! Avec quelle grâce et quelle onction il a su traiter les sujets les plus chers à la piété chrétienne !

On a dit du P. Monsabré qu'il n'était pas né orateur, comme quelques-uns de ses contemporains, comme le P. Didon par exemple, qu'il était inférieur comme science et distinction à celui qui lui a succédé dans la chaire de Notre Dame et qui a su désintéresser son auditoire de son haut enseignement. Peut-être. Pourtant si le P. Monsabré n'est pas né orateur autant que d'autres, il l'est devenu. Et si l'éloquence ne consiste pas seulement à provoquer l'enthousiasme d'un auditoire mais à faire pénétrer la lumière dans les esprits et à s'emparer des consciences pour agir efficacement sur les volontés, peut-être a-t-il eu autant qu'aucun de ses contemporains la véritable éloquence chrétienne, celle qui fait non le tribun mais l'apôtre. Dirai-je toute ma pensée ? Orateur il l'eut été

davantage, au sens moderne du mot, s'il eut eu moins d'équilibre, ou plus clairement, moins de modestie et moins de bon sens.

Assurément le P. Monsabré a eu, par devoir autant que par goût, l'estime et le culte de son art. Pour s'en rendre compte il suffit de lire son petit traité de la prédication écrit à la fin de sa carrière, sur la demande de ses supérieurs, pour l'enseignement et la direction de ses Frères plus jeunes (1). Il s'est demandé constamment tout ce qu'il a pu s'imposer de travail et d'efforts pour assurer à son ministère tout le succès désirable devant les hommes comme devant Dieu. Mais, par modestie et par respect même pour son ministère et pour son action surnaturelle, il n'a jamais pris aucun moyen tapageur de frapper l'opinion et d'attirer vivement l'attention du public. Il s'est toujours gardé comme d'un crime de vouloir se grandir à l'occasion et aux dépens de son apostolat et de préoccuper les esprits plus de lui-même que de la vérité dont ils avaient besoin.

Rien de plus édifiant à ce point de vue et de plus suggestif, comme on dit aujourd'hui, que les préfaces de ses principaux ouvrages, celle en particulier qu'il a mise en tête de son *Exposition du dogme catholique* et celle des quatre volumes de son *Introduction*. Un grand homme bien modernisé et plus soufflé d'éloquence ne n'en serait pas tiré à moins de cinquante ou soixante pages, où il aurait jugé de haut tout ce qui s'est fait avant lui, déprécié si non condamné les méthodes traditionnelles de défendre la vérité chrétienne et de l'exposer, annoncé à coup de phrases tonnantes et fulgurantes, que lui enfin il va réveiller l'intelligence catholique de son assoupissement et apprendre à l'Eglise comment elle saura reconquérir son influence sur les esprits et sur les mœurs. Au lieu de cette mitraille oratoire et littéraire, que suivent d'ordinaire des conférences assez médiocres et nullement révolutionnaires de forme et de fonds, pour expliquer le caractère, la méthode et le but d'une œuvre que l'on regarde avec raison comme l'une des plus sérieuses et des plus fortes du siècle dernier, le P. Monsabré se contente de ces simples et modestes paroles.

.. " Nous allons étudier, l'une après l'autre toutes les vérités du symbole catholique.

(1) *Avant, Pendant et Après la Prédication.*

“ Avec l'enseignement de l'Eglise, saint Thomas sera notre guide. Sa doctrine, pendant trop longtemps délaissée, tend à reprendre le souverain empire qu'elle exerçait sur les esprits au moyen-âge ; et c'est merveille de voir avec quelle pieuse admiration elle est accueillie aujourd'hui par les auditeurs chrétiens. J'ai entendu dire à des hommes distingués, par leur esprit et leur savoir, que rien ne leur paraissait plus neuf, plus original, plus conforme au sens commun, plus en harmonie avec les nobles aspirations de l'intelligence chrétienne que l'enseignement de Saint Thomas.

“ Vulgariser cet enseignement, en tenant compte des légitimes exigences de l'esprit moderne et des découvertes de la science, tel a été le désir de toute ma vie apostolique, et je ne saurais dire combien il m'a été doux de trouver un écho à ce désir, dans l'accueil fait tout dernièrement à ma parole, lors même que je traitais les vérités les plus ardues.

“ Puisque ces vérités n'ont pas perdu leur charme, il ne faut pas désespérer de notre temps. Qu'il revienne résolument aux fortes doctrines, inévitablement il reviendra aux fortes mœurs et aux fortes institutions.” (1)

Impossible d'être plus simple et plus modeste — et plus sensé.

Le P. Monsabré n'a eu garde de sortir de son programme ni de changer sa méthode : il est resté fidèle à l'un et à l'autre, et c'est à la fois l'originalité puissante de son œuvre et ce qui lui assure un succès bien autrement universel et durable que celui des plus grands triomphes oratoires. Il a eu, je ne dis pas seulement le bon sens, mais la vertu bien rare de ne pas sacrifier à la vaine gloire d'une popularité passagère ce qu'il savait être le grand bien des esprits et le profit durable et sérieux des âmes. Il a compris que si le charme de la vérité est souvent la parole qui lui fait le chemin dans les âmes, la puissance et la fécondité de la parole humaine, et de toute parole apostolique, est dans la vérité divine elle-même, et que l'action de la vérité est d'autant plus universelle et durable qu'elle est plus catholique et plus traditionnelle et s'attife moins pour plaire aux préjugés et aux passions qui varient avec les pays et les temps.

La grande originalité du P. Monsabré, son grand mérite, la cause de l'universel et durable succès de sa prédication,

(1) *Exposition du Dogme catholique* — 4e édit. p. III et IV.

c'est qu'il a prêché toute sa vie, avec un talent que d'autres ont égalé, surpassé même par certains côtés, ce que les prédicateurs de son temps ne prêchaient plus. C'est pour avoir été le moins *actuel* des prédicateurs de son temps, qu'il a répondu au plus grand besoin de son temps et de tous les temps, qui est celui d'un enseignement de la foi catholique sérieux et complet. A ce point de vue sa prédication n'a pas été seulement l'une des plus fructueuses du siècle dernier : elle a été une grande leçon et un grand exemple pour tous ceux qui ont à remplir le même ministère. Puisse la leçon être comprise et l'exemple suivi en tout pays catholique !

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois utile et parfois nécessaire de traiter en chaire des questions actuelles. Le P. Monsabré a débuté à Notre Dame de Paris par une prédication de ce genre qui ne fut assurément pas sans éclat ni sans fruit. Son *Avent* de 1869 "*Concile et Jubilé*" et surtout son Carême de 1872 "*Radicalisme contre radicalisme*" sont mieux que des discours de circonstance, dont l'intérêt ne survit guère aux événements qui en ont été l'occasion et aux émotions qui les ont inspirés. Ces grandes leçons données avec une autorité et une sérénité dignes des prophètes d'Israël à des esprits qu'éclairaient encore les feux mal éteints de la guerre étrangère et de la guerre civile, seraient encore pratiques aujourd'hui. Je me demande si l'auditoire de Notre Dame serait moins ému et moins intéressé aujourd'hui qu'en 1872 par cette éloquente revendication de tous les principes catholiques qui sont la force et la grandeur de la famille chrétienne et l'unique salut de la société civile. Est-ce le charme des premières impressions, le souvenir des émotions et d'un enthousiasme de jeune homme dont trente-cinq ans n'ont pas effacé la trace ? Il m'a toujours semblé que le P. Monsabré n'a jamais été plus parfaitement lui-même, ni plus parfaitement éloquent que dans ces belles conférences, surtout la troisième, la quatrième et la sixième, et qu'il n'a tenu qu'à lui d'être incontestablement le plus grand orateur de la chaire française depuis Lacordaire.

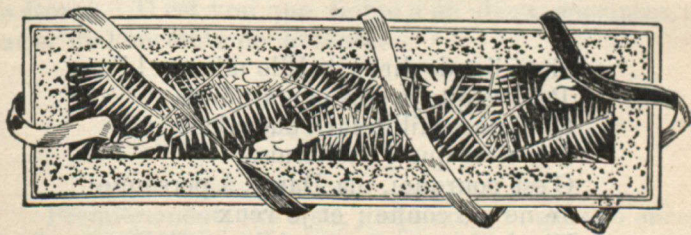
Au lieu de rechercher ces sujets qui passionnent naturellement un auditoire et prêtent davantage à la verve et aux grands éclats de l'éloquence, il a cru que son devoir d'apôtre et de prédicateur était de donner aux âmes affamées de vérité religieuse qui accouraient pour l'entendre, l'enseignement robuste et substantiel du dogme catholique. Il a voulu que

son auditoire gagnat en lumière et en convictions religieuses ce qu'il perdrait lui-même en gloire peut-être, sûrement en éloquence et en popularité. Dieu a manifestement béni son zèle et récompensé sa loyauté. L'éclat de sa doctrine toujours sûre d'elle-même, parce qu'elle est toujours le reflet de la doctrine du plus sûr et du plus savant des maîtres, a rayonné de Notre Dame sur la France entière et sur toute l'Eglise. Au lieu d'avoir été simplement le plus éloquent parleur de son temps il en aura été le Docteur et le Maître le moins contesté.

Dieu a vraiment exaucé l'humble et touchante prière qu'il écrivait en commençant son exposition du Dogme Catholique. " Daigne me bénir dans la tâche que j'ai entreprise, Celui qui disait au Docteur Angélique : Tu as bien écrit de moi, Thomas. — *Bene scripsisti de me Thoma.* — Daigne me conduire dans les longs et difficiles chemins que j'aurai à parcourir, l'Etoile radieuse qui reflète mieux que tous les maîtres es-science sacrée la lumière du Soleil éternel. — Marie Immaculée, priez pour moi ”.

Nous reviendrons peut-être plus à loisir sur l'œuvre du P. Monsabré. Nous avons tenu à acquitter de suite, en partie au moins, la dette de notre famille religieuse qu'il a si parfaitement honorée et servie par ses vertus et par l'éclat si pur de son long et irréprochable apostolat.

FR. TH. DOM. C. GONTHIER,
des Frères Prêcheur.



MADRIGAL.

A la Vierge....



MU par votre bonté d'âme,
J'ai désiré, d'un grand désir,
Pour mon amie et pour ma Dame,
O Vierge unique, vous choisir ;
Mais je m'en vois tant incapable,
Malgré votre immense douceur,
Que j'ai caché, comme un coupable,
Ce désir au fond de mon cœur.

Dit-on pas qu'un amant sincère
De votre agissante vertu,
Par une suite nécessaire
A tous en paraît revêtu ?
Or comme il s'en faut que l'on trouve
En moi cette conformité,
Je ne puis, sans que rien le prouve,
Proclamer ma fidélité.

Et si j'osais dire : " Elle m'aime ! "
Pauvre que je suis je craindrais
Qu'il ne rejaillît sur vous-même
Des rires que j'exciterais.
C'est pourquoi, ma Dame, à personne
Je ne me confie ; et je veux
Vivre pour vous sans qu'on soupçonne
Ni ma tendresse, ni ses vœux.

PRÉJUGÉS SUR LES CATACOMBES

UN COURS DE M. MARUCCHI



IL EXISTE sur les Catacombes — que l'on a creusées pendant quatre siècles, puisque les dernières sont du commencement du V^e siècle, — il existe plusieurs préjugés qu'il faut détruire.

PREMIER PRÉJUGÉ :

TOUT SOUTERRAIN, DANS ROME, EST UNE CATACOMBE.

D'abord, on s'imagine que tout souterrain qui se rencontre dans l'enceinte de la Rome actuelle, est une Catacombe ; ainsi par exemple des souterrains de Sainte Pudencienne. Rien de plus faux ; et la raison, c'est que la loi des *Douze Tables* défendait toute sépulture dans l'enceinte de Rome. Il est vrai que Rome a eu deux enceintes, sans parler de l'enceinte de *Romulus*.

MUR DE SERVIUS TULLIUS.

Premièrement, elle a eu, jusqu'au III^e siècle, l'enceinte de *Servius Tullius*. L'on en reconnaît des restes considérables dans ces murailles et ces portes encore debout, par exemple dans le voisinage de la gare. Vous voyez là un

grand mur qui longe la voie ferrée ; eh bien ! voilà des restes de l'enceinte bâtie par le sixième roi de Rome, *Servius Tullius*, 500 ans avant Jésus-Christ.

Il est en tuf, ainsi que ces fragments de la *piazza magnanapoli* qui sont protégés par une clôture, parmi des plantes et sous un palmier. Tout près, dans un palais voisin, le *palazzo Antonelli*, on peut voir la seule porte qui ait été conservée de cette enceinte de *Tullius*, la *porta Fontenalis*. Nous avons donc là, sous les yeux, trois importantes sections de la première enceinte de Rome.

MUR D'AURÉLIEN.

Mais Rome eut une deuxième enceinte à partir du III^e siècle, l'enceinte impériale qui subsiste encore aujourd'hui, et qu'on appelle "Aureliana", parce qu'elle fut construite sous l'empereur Aurélien (370 ap. J.-C.).

Elle mesure de quinze à seize milles de tour.

Ainsi donc, ce n'est qu'au delà de ces deux enceintes qu'on pouvait inhumer les morts. Et pourtant, ne trouve-t-on pas des tombeaux entre l'enceinte de *Tullius* et l'enceinte d'Aurélien ? Oui, on en trouve, mais ce sont des tombeaux païens, des tombeaux creusés là avant l'ère chrétienne, et avant la construction du mur d'Aurélien ; il y a de ces tombeaux à la place Venise, au commencement de la voie *Flaminia*, vis-à-vis le *Corso*, entre le Capitole et la place du Peuple.

A l'âge des Chrétiens, le terrain compris entre les deux enceintes s'était tellement bâti que les chrétiens, désireux de s'éloigner du voisinage des païens, n'ont jamais creusé de tombeaux en deçà de la ligne actuelle du mur d'Aurélien.

SOUTERRAINS DANS ROME.

Les souterrains d'aujourd'hui, sous telle ou telle église, ne sont donc pas des Catacombes. Ce sont des églises plus anciennes, simplement. A Rome, la plupart des églises ont été rebâties ; et ces églises reconstruites offrent alors deux parties superposées : l'église inférieure, et l'église supérieure.

Avec le temps, le niveau du sol s'est exhaussé ; la partie inférieure, maintenant, n'est mise à jour que par les fouilles ; ces fouilles nous révèlent alors l'église la plus ancienne, l'église primitive.

Oui, il arriverait toujours, en creusant sous les vieilles églises de Rome, de découvrir une église plus ancienne. Cela s'est vu à S. Clément ; cela s'est vu au *Forum*, dans l'église de *Santa Maria Antiqua* ; et dire que les souterrains découverts vont aboutir aux catacombes de S. Calixte, comme on le dit pour l'église de Ste-Pudentienne, pour celle des SS. Côme et Damien, c'est de la pure fantaisie.

À SANTA MARIA IN VIA LATA.

Au moins n'y a-t-il pas dans l'église de *Santa Maria in Via Lata*, bâtie sur le *Corso* au septième siècle, n'y a-t-il pas des souterrains où S. Paul aurait été détenu prisonnier, lors de son séjour à Rome ?

Il n'en est rien. Les ruines que l'on montre là, sont plutôt les ruines des murs de ces "*septa julii*", édifice bâti par César et Agrippa pour les assemblées publiques et des fins d'élections politiques. Les décors religieux qu'on y voit sont ceux d'un oratoire dédié à S. Martial, et d'une diaconie du VI^e siècle. La prison de S. Paul était, plus probablement, près des "*Castra Prætoria*".

À STE-AGNÈS, PLACE NAVONE.

Dans la belle petite église de Sainte Agnès, à la *piazza Navona*, et qui appartient aux princes *Doria Pamphili*, les "*guides*" vous diront qu'il y a des Catacombes, et qu'elles sont en communication avec les Catacombes de Sainte Agnès, hors les murs. Rêves et fantaisies ! Ce n'est qu'un reste des fondations de l'ancienne petite église bâtie au VIII^e siècle, sur le lieu du martyr de la Sainte, et agrandie au XII^e, sous le pape Calixte II ; ce n'est que cela qu'on montre, et c'est déjà beaucoup. Vous entendrez dire de semblables histoires sur la prison Mamertine. N'en croyez rien. Il n'y a pas de Catacombes chrétiennes entre les enceintes de *Servius Tullius* et d'Aurélien. Plusieurs Catacombes, sans doute, remontent au premier et au deuxième siècle, mais toutes elles sont situées au delà du mur d'Aurélien. Telles sont celles de Priscilla, de Calixte, de Prétéx-

tat, de Domitille, qui est du I^{er} siècle. Je le répète, la raison qui a empêché de creuser des Catacombes dans le terrain que devait circonscrire, au III^e siècle seulement, l'enceinte Aurélienne, la raison, c'est que ce terrain était en bâtisses. Pour éviter le voisinage des païens les chrétiens sont allés plus loin enterrer leurs morts.

DEUXIÈME PRÉJUGÉ :

LES CATACOMBES, LIEU ORDINAIRE DE RÉUNIONS.

Il y a un deuxième préjugé sur les Catacombes, et c'est de répéter qu'elles ont été la demeure habituelle des chrétiens, le lieu ordinaire de leurs réunions. Deux faussetés impossibles de justifier. Même aujourd'hui on ne pourrait pas y vivre, à plus forte raison au I^{er} siècle, quand elles étaient pleines de tombeaux. Outre les inconvénients géologiques d'un pareil gîte, il faut compter avec le voisinage des cadavres dont elles étaient pleines, et pour lesquels on n'employait pas de cercueils. On se contentait de les envelopper dans des linges et des toiles, de les oindre de parfums, pour les déposer ensuite dans les cavités de la paroi, dans les " *loculi* ", et puis d'une plaque de marbre, ou avec des tuiles, on fermait le " *loculus* " (1). Ce voisinage eut rendu tout séjour impossible, tant l'air devait y être irrespirable et chargé ! Enfin il n'existe aucun document qui autorise ce préjugé ; comment dont expliquer qu'il ait pris cours ?

LES GARDIENS DES CATACOMBES.

Il découle d'une interprétation erronée de certains passages des actes des martyrs, de ceux de Sainte Cécile, par exemple. On y lit de l'évêque Urbain, qui était le Pape, qu'il demeurait dans les cryptes des martyrs, " *in cryptis martyrum* ". Cette expression, insérée dans l'office du bréviaire romain, on l'a prise au pied de la lettre, au lieu de considérer qu'il existait alors des édifices, des maisons pour les prêtres, gardiens des Catacombes. On avait bâti ces maisons au-dessus des Catacombes, et sur le sol qui les

(1) " Ainsi se passèrent trois siècles, les plus beaux siècles du monde. Entre l'ombre de la nuit et la clarté des flambeaux, on y apportait le corps supplicié de quelques uns d'entre eux (les chrétiens) ". Lacordaire, lettres à un jeune homme, p. 254.

couvrait ; et ce n'est pas dans l'intérieur des Catacombes, mais au-dessus, que l'on doit localiser les séjours mentionnés dans les actes des martyrs.

LIEU DES ASSEMBLÉES CHRÉTIENNES.

Les Catacombes n'étaient-elles pas, au moins, un lieu ordinaire de réunions liturgiques ? Si on l'a cru, c'est encore par une fausse interprétation des quelques passages des actes des martyrs. En y lisant que les chrétiens célébraient des offices religieux devant les tombeaux des martyrs, on avait raison de croire le fait, mais on avait tort de le croire commun et très fréquent. Non, le lieu ordinaire de ces réunions du culte était à l'intérieur de la ville, aux temps apostoliques. L'épître aux Romains le prouve, en transmettant les salutations de S. Paul aux diverses assemblées de fidèles réunis dans le palais des plus riches d'entre eux (1). Tels étaient ces Prisca et Aquila, sur l'Aventin, là où est l'église de Sainte Prisque.

La partie de la maison affectée aux réunions des fidèles s'appelait "*Dominicum*", tout d'abord, et aux premiers jours, c'est-à-dire : endroit consacré au Seigneur ; en grec, *kuriakon* ; *Church*, en anglais. Tel était le lieu accoutumé des assemblées religieuses pour l'exercice du culte, dont parle Pline dans sa lettre à Trajan, et Saint Justin, dans son Apologie. C'est là qu'on disait la messe, comme chez le patricien *Prudens*, au Viminal. L'on peut conclure, par conséquent, que nos églises actuelles retrouvent leurs origines dans les palais des patriciens romains. Dans les Catacombes, lieu de sépultures, n'avaient lieu que par hasard des assemblées liturgiques. C'est pour les enterrements, les "*depositiones*", qu'on s'y rendait de règle, et en accomplissant de pieuses cérémonies, comme on le fait encore de nos jours.

(à suivre)

(1) "Saluez Prisca et Aquila.... Saluez aussi l'Eglise qui est dans leur maison : *Salutate Priscam et Aquilam.... et domesticam ecclesiam earum*". *Ad Rom. XVI. 2=5.*

UNE MÉTHODE DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

L. Arnould, Professeur de littérature française à l'Université Laval de Montréal. QUELQUES POETES. Un vol. in-8° de XI (Préface très-complète de M. F. Coppée) 462 pp. Paris, Oudin, 1907.



A FORMATION intellectuelle des jeunes gens est trop chère aux âmes dominicaines pour que les lecteurs du " Rosaire " n'acceptent volontiers que je me place, en cette étude d'un livre récent, au point de vue spécial de notre jeunesse studieuse. C'est à elle surtout que je veux présenter ce livre qui par le sujet qu'il traite, par le nom de son auteur, la charge que ce dernier occupe à l'Université Laval, se recommande suffisamment.

Sous une forme attrayante, en restant toujours à la portée des jeunes étudiants, ce livre leur donne d'aimables leçons sur un sujet très-utile, je dirai : très-actuel en notre Canada : *La formation d'habitudes intellectuelles*.

Ce n'est pas tout en effet que de savoir beaucoup, ni même de le savoir bien ; ce qu'il importe particulièrement d'acquérir c'est l'esprit de méthode, par lequel nous tirons le parti le plus grand possible — de ce que nous savons, certes — mais davantage encore de nos facultés natives. Sans l'esprit de méthode, sans les habitudes d'analyse et de synthèse, de spéculation et de mise-en-œuvre qu'il suppose, nourrit et accroît, nous deviendrons facilement des pédants ; évitant même cet écueil et nous élevant jusqu'à être des professeurs, des avocats, des médecins passables, jamais nous ne serons des hommes de pensée, des producteurs d'idées ; nous n'aurons jamais sur l'avenir de notre race ou de notre espèce, l'influence directrice à laquelle tout homme doué

d'intelligence, de volonté, de principes et de savoir, a le légitime droit, presque le devoir, d'aspirer.

Or le livre de M. Arnould, sans enseigner précisément tout cela, est une très-instructive mise en jeu de ces qualités intellectuelles qu'il nous importe d'acquérir ; il est remarquable à ce titre que sa valeur dépend presque totalement de la méthode rigoureuse de l'auteur ; de sorte que sans recherche de transcendance, simplement, bonnement, M. Arnould nous intéresse à son œuvre, et il faut probablement être " du bâtiment " pour concevoir ce qu'un tel livre, si facile d'apparence, dénote de savoir-faire et de patientes investigations. C'est pourquoi, étudiant " quelques poètes " pour mes jeunes lecteurs, je leur démontrerai du même coup, et à peu de frais, je l'avoue, ce qu'on entend par méthode et esprit méthodique.

Car la méthode biographique de critique littéraire exposée par l'érudit professeur, n'est qu'une application, une spécification de la méthode intellectuelle prise dans son sens le plus générique ; et la méthode consiste à remonter sans cesse d'une diligente et sincère analyse à une équitable synthèse, du fait particulier à la loi, de l'effet à la cause ; pour redescendre ensuite de la cause à l'effet, pour percevoir plus intimement le phénomène grâce à la connaissance de la loi, et le pénétrer plus avant par l'analyse qu'aiguise la synthèse.



L'ouvrage se divise en deux parties de dimensions très inégales. Dans la première (pp. 1-54) l'auteur expose la méthode biographique de critique littéraire. C'est la partie fondamentale de l'œuvre, où les principes sont posés et exposés.

La seconde partie est une démonstration pratique de la méthode (p. 20, note) appliquée successivement : à des auteurs morts, (Malherbe, pp. 55, 132 ; Racan, pp. 233, 228 ; Chénier, pp. 269, 332) puis à un auteur encore vivant. (M. Sully-Prudhomme, pp. 391, 448).

Tel est le plan logique de l'œuvre, bien que l'auteur ait inséré, selon l'ordre chronologique, entre Racan et Chénier, le poète apothicaire poitevin Paul Contant ; entre l'étude sur Chénier et l'étude sur Sully-Prudhomme — comme par

lant d'un mort à demi-vivant — une visite à l'un des logis de V. Hugo à Paris. Enfin en appendice, une étude du *Criton* de Platon, œuvre de jeunesse.

Le chapitre sur P. Contant, encore que d'une valeur démonstrative peu péremptoire, est l'un des plus charmants du livre ; la visite chez Hugo une aimable reconstitution. Pour l'appendice, j'espère en avoir dit de bien tout ce que l'auteur en pense, en le donnant, aux bons élèves qui me liront, comme modèle de dissertation classique. Mais M. Arnould nous a trop gâtés par son étude analogue des *Stances de Racan* pour que le travail de l'étudiant nous réserve aujourd'hui d'autre plaisir que celui d'y deviner le maître.

Du style de l'ouvrage, un mot en passant ; il tient de cette aisance raffinée, de ce badinage à fleur des choses qui est comme la caractéristique des écrivains universitaires et jésuites ; on y voit sourire l'homme distingué, sûr de son fait, qui en dirait bien plus long s'il voulait. Style de bon ton et de bonne compagnie, suprême héritage d'un régime où les *humanités* formaient le fonds commun des rapports sociaux.

Ce n'est point que par endroits la pensée ne s'attarde à des phrases de syntaxe latine plutôt que française, un peu chargées de relatifs et d'incidentes prolixes. Mais toujours l'idée se développe logiquement, même en ces périodes antiques dont F. Brunetière renouvela la formule. Sans danger pour un écrivain qui possède sa langue comme M. Arnould, cette manière n'est pas accessible aux débutants, inhabiles à tourner à temps le redoutable quiproquo.

On peut louer aussi l'esprit de l'auteur, qui est bon, sans plus ni moins. Un théologien de profession hésiterait parfois à permettre qu'on rapportât sans la qualifier quelque proposition de douteux aloï, dangereuse pour de jeunes

oreilles (1). Mais ceux qu'inquièterait sur l'orthodoxie de l'auteur le patronage revendiqué de l'épicurien Ste Beuve, peuvent s'assurer que si le chrétien, en M. Arnould gêne peu l'universitaire, du moins l'universitaire ne fait-il jamais non plus tort au chrétien. Bien souvent, au contraire, ils éprouveront le plaisir de rencontrer des pensées qui n'ont pu venir qu'à un esprit largement imbu de christianisme.

Faites ces remarques au sujet du style et de la doctrine de l'auteur, je me propose d'exposer en suivant l'ordre de son livre :

I. La méthode. — II. Son application : 1° aux morts ; 2° aux vivants.

La méthode que Ste Beuve appliqua si ingénieusement à la littérature est antérieure — du moins le pensè-je — au siècle dernier.

Quel étudiant d'Écriture-Sainte en effet n'a retenu ces deux hexamètres d'un si évident cachet scholastique :

Quis, scopus, impellens, sedes, tempusque locusque
Et modus : hæc septem scripturæ attendito, lector.

Or ils pourraient justement servir de *topiques* à la méthode biographique.

(1) Au sujet notamment de Chénier et de Sully-Prudhomme. Du premier, le paganisme — j'adoucis — mériterait au moins un désaveu. Une impertinence, — Kant et Chénier s'accorderaient ils à l'énoncer — reste une impertinence (p. 319). Le poète et le philosophe contredisent là S. Paul et l'enseignement catholique.

Pour M. Sully-Prudhomme, sa philosophie est extrêmement ondoyante : il aurait fallu en prévenir un auditoire encore peu au courant des doctrines. — Et pour vider ici cette question de principes, — j'oserai faire remarquer à M. Arnould, puis-qu'il ne craint pas les mots forgés (p. 331), qu'il aurait pu créer le mot *anthroponoïsme* (de *nous*, *meus*, raison) pour désigner cette théorie de M. Sully-Prudhomme, par laquelle le poète se refuse à prêter à Dieu des pensées humaines ; théorie parfaitement orthodoxe ; les catholiques, et surtout les mystiques, sont très éloignés de l'erreur contraire : il ne faut cependant pas méconnaître que par l'Incarnation, le Verbe est homme, et qu'à cause des opérations théandriques nous pouvons attribuer à Dieu des sentiments d'homme. Le Sacré-Cœur est la plus substantielle des réalités. Pour l'*anthropomorphisme*, c'est une hérésie spéciale et condamnée en quelques moines grecs, encore plus ignorants que pieux, qui prenant à la lettre les métaphores par lesquelles l'Écriture parle des mains et du bras de Dieu, en concluaient qu'Il avait un corps humain.

Ensuite, quand Guillaume, abbé de St Théodoric, écrivait, environ l'an 1150, dans son livre *du corps et du sang du Seigneur* (Migne. 180. 359.) que pour bien comprendre les Pères, et notamment St-Augustin, il fallait *reconstituer le cadre historique de leurs écrits*, il ne demandait guère autre chose, sinon qu'on appliquât à la patristique la méthode que nous étudions.

Et quand le dit St Augustin, dans son livre "*de recensione librorum*", que nous connaissons mieux sous le titre de *Rétractations*, et qu'il écrivit en 427, trois ans avant sa mort, indiquait pour chacun de ses ouvrages antérieurs *la date, l'occasion, le but spécial*, ne semble-t-il pas qu'il ait pressenti l'importance de la méthode biographique pour l'intelligence d'un auteur ? . . .

Il reste évident toutefois que notre époque a rédigé en système, appliqué avec suite et poussé aux logiques conséquences, bon nombre d'intuitions des anciens. Ses méthodes historiques, notamment, ont acquis une précision pleine de grandeur — lorsqu'elles évitent les partis pris. — Et en ce sens, il n'y a aucune difficulté à attribuer à Ste Beuve l'honneur d'avoir doté la critique littéraire de la méthode biographique.

Qu'est-ce donc que cette méthode : mes préliminaires l'ont déjà indiqué. Elle consiste à replacer dans son cadre historique, ou plus exactement encore biographique, l'œuvre de l'homme que l'on étudie pour en saisir avec la valeur intrinsèque (soumise aux règles éternelles du Vrai et du Beau), la genèse, le développement, les transformations, la portée morale et l'influence ; autrement dit, à expliquer l'un par l'autre l'homme et l'œuvre, et plus encore l'œuvre par l'homme que l'homme par l'œuvre.

Il ne s'agit, par conséquent, de rien moins que de reconstituer la vie d'un auteur, avec le plus de fidélité possible, et de poursuivre avec patience et sagacité, dans les moindres détails de son existence, les mouvements de sa pensée créatrice. Telle est la théorie de Sainte-Beuve, qu'expose M. Arnould dans son premier chapitre (pp. 4. sq — 37 sq.), et dont il montre immédiatement l'application faite par le Maître à Montesquieu.

Ce court aperçu permet de comprendre et la portée d'une telle méthode, et aussi les difficultés que présente sa mise en action, Son utilité est indéniable, et en dehors de toute idée littéraire, je l'ai vue appliquée avec grand fruit

à l'étude des moralistes, de St-François de Sales, par exemple, et St-Liguori, dont la vie seule peut expliquer les évolutions doctrinales. Mais elle prête le flanc aux objections, comme tout système humain ; l'auteur les présente (p. 32) et s'en débarrasse heureusement.

On accuse donc la méthode d'encombrer la critique littéraire, de rabaisser les auteurs, et d'être inapplicable aux écrivains de premier ordre.

M. Arnould passe rapidement sur la première qui est pourtant sérieuse. On conçoit que plusieurs sciences auxiliaires sont intéressées à cette méthode de critique littéraire ; toutes celles qui peuvent nous apprendre à mieux connaître l'homme et son histoire sont invitées à fournir leur contribution à l'œuvre. Là peut-être se trouve le péril de la méthode.

Un écrivain qui ne saura pas beaucoup sacrifier de son érudition arrivera vite à un fastidieux encombrement. Il nous montrera qu'il est chartiste, archéologue, généalogiste, héraldiste. M. Arnould patronne en passant l'astrologie ; un autre aura d'aussi bonnes raisons pour exiger l'examen graphologique de son sujet. Que dire de la phrénologie, de la chiologie, de l'anthropométrie et de quelques autres, toutes sciences expérimentales ayant fait leurs preuves ? . . . La sobriété s'impose ; espérons que le goût des écrivains la leur fera garder toujours.

Pour la seconde objection qui est toute spécieuse, M. Arnould en concède le principe. Mais, dit-il, avec de la largeur de vues on échappera au danger de diminuer par trop son grand homme.

On s'étonne d'abord de la troisième objection. Les grands écrivains ne sont tels que parce qu'ils sont plus puissamment hommes, et d'emblée on conçoit que leur vie soit plus utile à connaître que celle d'un auteur de deuxième ou troisième rang. Il paraît cependant qu'il est de bons esprits à soutenir le contraire, et il faut remercier M. Arnould de les avoir réfutés.

On pourrait faire deux autres objections, insolubles, et qui pourtant n'enlèveraient rien de sa valeur à la méthode, parce que, bien comprise, elle aura dû en tenir compte.

La première, c'est que le travail de l'homme n'est pas apte à pénétrer l'homme jusqu'en l'intime ; l'homme reste un mystère pour l'homme, et le critique doit toujours craindre qu'un détail inconnu qui lui eût donné la clef du

reste ne lui ait échappé, parce qu'il était insaisissable. Il faut faire la part du libre arbitre, autrement qu'en paroles : toute théorie déterministe, si logique, si spécieuse qu'elle soit, est contraire à la nature des choses, faussée par conséquent. Or prétendre arriver à donner la formule équivalamment exacte d'une œuvre ou d'un homme, par la connaissance de leur milieu d'évolution, c'est à peu de chose près du déterminisme. Un cheval de fiacre emporté ne donne point la raison du "Cuirassier" de Géricault, non plus qu'un coucher de soleil, celle des "Orientales".

La seconde objection est semblable à la première. Si l'homme ne comprend point l'homme, encore moins comprendra-t-il Dieu en l'homme, c'est-à-dire l'œuvre de la grâce tendant incessamment à conduire l'homme vers une fin qui n'est point la gloire littéraire ni aucune autre grandeur temporaire. Difficulté qu'il devrait suffire d'énoncer, et qu'il est toujours utile de développer un peu, même devant un auditoire chrétien ; je ne le ferai cependant point, observant simplement que c'est la maladie, la tare ou le vice originel des théories modernes de tout vouloir expliquer indépendamment de l'action divine.

A cause de ces deux impossibilités il faudra donc que la méthode s'en tienne à des solutions plus ou moins probables.

M. Arnould termine son exposé par des conclusions pratiques, une dernière vue de la méthode, quelques notes historiques, des plans de travaux, des sujets d'ouvrages, des indications techniques, dont les jeunes gens tireront profit. Ainsi s'achève la partie fondamentale de l'ouvrage.

Après avoir si longuement parlé de la méthode biographique, il reste peu de choses à dire sur l'application qu'en fait M. Arnould.

Déjà j'ai signalé le nom des auteurs qu'il étudie dans son livre : Malherbe, Racan, Chénier, parmi les morts ; M. Sully-Prudhomme, parmi les vivants. Remarquons en passant que le goût du savant professeur le porte vers les

poètes précis, précis jusqu'à la sécheresse, comme Malherbe, ou seulement jusqu'à l'abstrait, comme Sully-Prudhomme.

Parlons d'abord des morts.

Chacun à son point de vue, les trois études présentent un intérêt spécial aux jeunes étudiants. Dans le chapitre consacré à Malherbe ils trouveront une étude, particulièrement fouillée, de l'influence d'un réformateur sur ses disciples et sur ses adversaires. Racan les initiera à la vie et aux découvertes d'un chercheur érudit et patient. Avec Chénier, ils sentiront au vif la répercussion du tempérament de l'auteur et celle des mœurs d'une société sur une œuvre poétique.

En toutes les trois, ils verront par quel art souple on passe incessamment de l'œuvre à la vie et de la vie à l'œuvre, ce qui est le propre de cette méthode critique ; ils saisiront le procédé de cette souplesse qui consiste à mettre l'unité dans un travail si divers.

Et comment cela ? Par un moyen ingénieux. Une première vue d'ensemble de l'œuvre et de la vie d'un auteur a révélé au critique un trait saillant et commun qui semble se reproduire à tous les âges de l'homme, et reparaitre en toutes ses œuvres.

Voilà le principe de la synthèse qu'une exacte et minutieuse analyse va lui permettre de coordonner. Ainsi, dans Malherbe, le fil conducteur de M. Arnould, c'est le fameux " Enfin Malherbe vint !.. " ; dans Racan, le goût de la vie des champs, contrarié par le métier des armes ; dans Chénier, la naissance au pays hellène.

Vers ce point, l'auteur fait converger insensiblement tous les jugements qu'il porte de son sujet, au fur et à mesure que son étude le lui révèle plus complètement. De là l'unité et le charme de la critique biographique. Mais de là aussi, les dangers du parti pris, des opinions hâtives, des jugements tendancieux ; et d'une étroitesse qui se borne à estimer humainement une vie et une œuvre humaine, sans tenir compte de leur portée morale.

Ce dernier point ressortira mieux de ce qui me reste à dire de l'application de la méthode à M. Sully-Prudhomme.

Appliquer la méthode aux morts doit paraître assez facile, surtout lorsque l'on est réduit — comme M. Arnould le fut probablement pour son étude sur Paul Contant — à la *critique interne* des œuvres d'un auteur, c'est-à-dire, aux

seules données biographiques et chronologiques fournies par l'examen des livres.

Mais l'appliquer sincèrement, prudemment, à un auteur vivant est une entreprise d'une bien autre difficulté. Sans doute, le critique a la ressource de consulter son homme, si c'est une ressource et non un péril nouveau. Il n'en reste pas moins que le critique, devenant moraliste parce qu'il se fait historien, doit porter son jugement sur la vie de son patient : jugement parfois dangereux, toujours hâtif. La mort est la clé de la vie, et toute vie est un devenir qui défie un jugement certain. Le combat engagé par Dieu avec l'âme qu'Il *veut* sauver se terminera peut-être par une victoire qui sera le démenti ou la conclusion des péripéties dont l'œuvre — vie et livres — nous avait rendus témoins.

C'est évidemment le *cas* de M. Sully-Prudhomme qui m'inspire ces lignes. Après avoir cru très sincèrement, ce prince des poètes est tombé dans le pessimisme et le doute. Le critique a-t-il le droit de considérer ce fait uniquement comme l'un des facteurs de l'œuvre de l'écrivain, au même titre qu'un revers de fortune, un changement de domicile ou une maladie ? Ou bien doit-il à la tâche qu'il a assumée, aux lecteurs qu'il s'est imposé d'instruire, de juger ce même fait ? Un chrétien n'hésite pas à reconnaître son devoir, mais aussi la difficulté de porter un jugement.

L'œuvre de M. Sully-Prudhomme est-elle morale ? Non, si la mort la conclut sur le doute ; car en lui, ce doute est une défection. Oui, si son étape dernière est le triomphe de la vérité perdue, puis retrouvée ; parce qu'alors la tâche pour laquelle Dieu avait armé le poète dans *l'extase* de Lyon (p. 392.) a été loyalement accomplie. J'explique cette dernière pensée, et usant pour un temps des droits de la critique biographique, je le fais ainsi :

“ Je crois à la sincérité de M. Sully-Prudhomme. Vers sa vingtième année, il posséda une foi *subjective* très-intense : à preuve ce qu'il appelle son extase. Mais sa foi *objective*, sa science de la religion n'était pas aussi solide ; elle sombra dans la lecture imprudente d'auteurs hétérodoxes. De sorte que cet homme que Dieu avait puissamment préparé pour subir les assauts de l'incrédulité — Dieu se fait des saints comme il Lui plaît — et peut-être pour être le phare lumineux d'une époque troublée.....”

Ici je m'arrête ; la fin de toute chair, qu'attend M. Sully-Prudhomme comme les autres hommes, peut seule me fournir les éléments de ma proposition complétive. Fasse la miséricorde divine que je ne termine pas ainsi cette phrase :

“ est devenu une pierre de scandale et d'achoppement pour plusieurs. Tel est l'aspect sous lequel nous devons envisager l'homme et l'œuvre ”.

Et maintenant j'avoue qu'il y a peu d'écrivains qui oseront traiter ainsi un sujet littéraire ; dès lors ils parleront plus volontiers des morts que des vivants. Mais on voit combien, pour un esprit qui ne s'arrête pas à la surface des choses, il est périlleux de chercher le vrai point de vue et la formule synthétique d'une vie non achevée et d'une œuvre qui peut encore se compléter. Tandis qu'avec les morts, même quand on se trompe, par étroitesse de vue ou par ignorance, les libertés sont plus tolérables, évidemment.

* * *

Puis-je espérer d'avoir convaincu mes jeunes lecteurs — sans trop d'ennui pour les autres — de l'intérêt de la méthode biographique, et aussi de l'utilité qu'ils tireront de la lecture du livre de M. Arnould ? Que quelques-uns d'entre eux, après avoir fait avec l'ouvrage lui-même une connaissance que cet article voulait rendre désirable, aspireront-ils à tourner de ce côté leurs talents et leur activité intellectuelle (1) ? Je ne sais. Du moins j'estimerai n'avoir rien perdu, si j'avais pu leur faire concevoir que les qualités naturelles et la facilité ne sont rien sans le travail et sans la patience qui ne se hâtent pas de produire, et qui savent attendre du temps la maturité de leurs œuvres.

fr. VALENTIN M. BRETON,
o. f. m.

(1) Volontiers je mentionne à ce propos les travaux de M. F. Rinfret sur les poètes Crémazie et Fréchette. Ce sont vraiment des essais de critique biographique, bien que certaines inexpériences de débutant aient justement suscité des réserves de la part d'hommes compétents. (*V. Bulletin du Parler Français*, 1906 et janvier 1907, et la *Vérité*, aux mêmes dates.)

PETITES MÉDITATIONS

DE L'ORGUEIL



QUELQU'UN a dit que l'orgueil, chez un fils d'Adam, est un prodige. Pourtant ce prodige se réalise tous les jours. Et non seulement tous les jours, mais à propos de tous. Et non seulement à propos de tous les avantages qu'on peut posséder, mais à propos de tous les désavantages.

“ L'orgueil ne s'alimente pas seulement du génie, du talent, de la beauté. Il s'alimente des misères qu'il contemple à sa lueur. Par la vertu de l'orgueil, l'homme transfigure les faiblesses, s'admire en elles. Il admire de plus son propre orgueil, faiblesse suprême dont il se vante, comme un pauvre qui devenant fou, s'entourerait pompeusement de ses haillons déchirés qu'il prendrait pour un manteau impérial. . . .

“ L'amour-propre, qui est si insatiable, se prend pourtant aux infiniment petits. Il vit de tout et il vit de rien. . . . L'apparence la plus menteuse, la plus incapable de tromper vous-même ou les autres, il la prend, il la mange et cela lui profite. Les faiblesses les plus honteuses, il les appelle des passions : il les prend, il les mange et cela lui profite. Il s'engraisse de tout, même de la maigreur : il s'engraisserait d'un fil-de-fer ”. (1)

(1) E. Hello. *Paroles de Dieu*. (Paris, Perrin 1899). Je conseille vivement à mes lecteurs de revoir toute la suite de cette étude de l'orgueil, originale et pénétrante. IIIe partie. La Peur, p. 239.)

1. On pourrait dire qu'Hello, dans ce passage, a profondément décrit l'orgueil ; et il serait vrai : il en a pénétré l'écorce. Mais le cœur est bien plus avant ; et sans un secours spécial de Dieu, sans une grâce particulière, il est impossible — je ne dis pas de le percer — mais seulement de l'entendre battre.

2. L'orgueil est en son fonds *une expropriation de Dieu*, faite par la créature, *des droits qu'Il a sur elle*.

Par une bonté incompréhensible, Dieu permet à sa créature de vivre *comme si* elle était indépendante de Lui. Il lui fournit l'être et l'agir sans compter, comme elle l'exige, se réservant de juger à son heure l'usage qu'elle en aura fait : Banquier qui lui ouvre un crédit illimité sur sa caisse, paie à vue les chèques tirés par elle, et ne lui parle de rendre compte qu'après qu'elle a suspendu ses opérations.

De là, l'ingratitude et la malice du péché.

L'orgueil consiste à user de l'être et de l'agir comme si cette amoureuse et divine fiction était la réalité. L'humilité au contraire pénètre la fiction et cherche, pour y adorer Dieu, la solide réalité de son néant.

3. La plupart des hommes — j'excepte ceux que Dieu instruit, et en petit nombre — croient qu'ils peuvent mouvoir leurs jambes, lever leur bras, (écrire comme je fais, penser comme je pense, adorer Dieu comme je l'adore du fond de mon être,) croient, dis-je, qu'ils peuvent faire cela par eux-mêmes, en vertu de forces que Dieu leur a données une fois pour toutes. Du moins, s'ils ne le croient pas ; s'ils savent, ce qui est vrai, qu'à chaque instant Dieu leur doit infuser l'être et l'agir, coopérer à leurs mouvements, au va-et-vient de leur cœur, et jusqu'à leur penser ; néanmoins ils agissent comme s'ils ne le savaient, ni ne le croyaient point.

4. Du haut de sa bonne santé, celui-ci méprise cet homme chétif ; celui-là du fond de sa sagesse, méprise cet ignorant ou ce stupide ; ce disert méprise un bègne, et ainsi de suite ; tout comme si être sain, docte, disert leur appartenait en propre, au lieu d'être une aumône de Dieu, qui

peut sans injustice en transférer l'usage, en changer d'un signe le sujet.

Et ce robuste, ce sage, cet éloquent ne pensent plus qu'ils savent fort bien, parfois pour l'enseigner aux autres, que ces qualités, ces *accidents* dont ils tirent gloire ne sont rien, *ne collent pas à l'âme*, et que seul compte ce qu'ils sont devant Dieu.

Et cela — sans parler de la naissance, des richesses, des honneurs — cela dans l'ordre de la nature.

5. Il semblerait que l'orgueil dût être plus à l'aise dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce : selon la grâce, nous savons si bien que sans Jésus nous ne pouvons rien faire — *Sine me nihil*. . . — La nature s'oublie volontiers ; on oublie de rendre hommage pour la santé, pour l'intelligence, pour l'être, pour l'agir ; peut-être parce que tout ces dons furent antérieurs à la *conversion*. Mais la grâce ?

C'est la même chose. D'abord je ne songe pas aux innombrables grâces ignorées. . . ni, ensuite, aux oubliées : plus de charité qu'un tel : grâce ; plus de patience : grâce, plus de résignation : grâce ; ferveur, silence : grâces ; et quelque fois illusions : les occasions furent moins inopinées, ma nature est moins violente.

6. Est-ce que je crois, par exemple, que la Ste-Eucharistie que je vais recevoir si facilement ; l'absolution toujours prête. . . est-ce que je crois — pratiquement — que ce sont des faveurs et que pour être coutumières, elles n'en exigent pas moins une volonté actuelle de Dieu : et qu'Il pourrait me les refuser ; et qu'il pourrait m'empêcher d'accéder à la Ste-Table, au St-Tribunal, comme de fait Il en empêche quelques âmes qu'Il veut désapproprier d'elles-mêmes ?

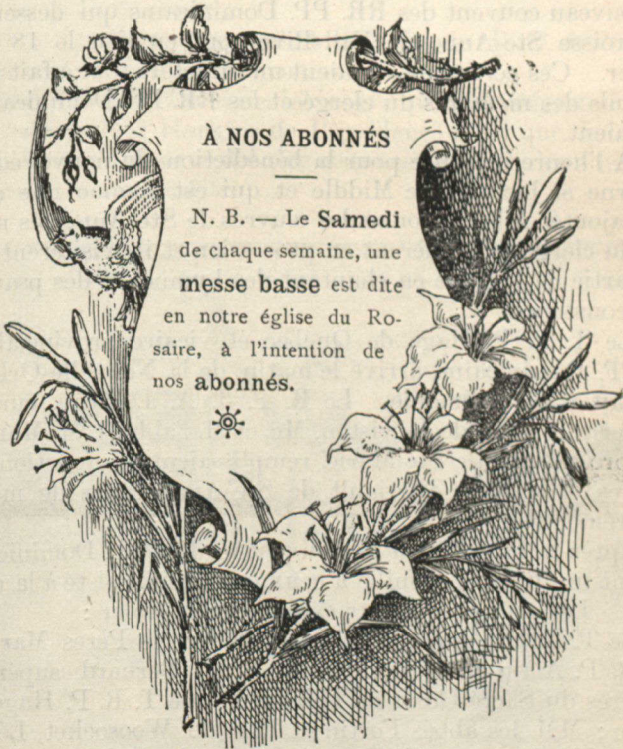
M. Olier dit qu'il ne savait plus ni marcher, ni parler, et qu'il admirait les autres de s'en tirer si aisément.

7. Concluons donc. J'ai cherché dans l'intime de mon être s'il y avait quelque chose qui fût à moi pour l'offrir

à Dieu ; je n'ai rien trouvé ni qui fût à moi, ni qui fût moi, que je ne tinsse de Lui et dont Il ne puisse me priver à son gré, même cette dernière raison qui me constitue. Et j'ai aimé mon néant ; et si j'ai compris que ni selon la grâce, ni selon la nature, ni selon l'agir, ni selon l'être, je ne suis rien, c'est à Lui que je le dois. Je vous le rends, je vous en glorifie, Vous Mon Dieu, Mon Seul Dieu, Seul Être et Seul Dieu. Amen.

fr. V. M. B.

o. f. m



CHRONIQUE

BÉNÉDICTION D'UN NOUVEAU COUVENT

LES RR. PP. DOMINICAINS DE FALL-RIVER FONT L'INAUGURATION DE LEUR NOUVELLE DEMEURE. LE T. R. P. HAGE, PRÉSIDE.

Les cérémonies de la bénédiction et de l'inauguration du nouveau couvent des RR. PP. Dominicains qui desservent la paroisse Ste-Anne de Fall-River ont eu lieu le 18 avril dernier. Ces cérémonies avaient un caractère tout à fait privé car seuls des membres du clergé et les RR. PP. Dominicains y assistaient.

A l'heure indiquée pour la bénédiction du nouvel édifice, qui orne si bien la rue Middle et qui est comme une autre perle ajoutée à la couronne des œuvres de Ste-Anne, les membres du clergé se formèrent en procession et ils visitèrent chaque partie de l'édifice en chantant des hymnes et des psaumes de circonstance.

Le T. R. P. Hage de Québec et vicaire provincial des RR. PP. Dominicains, arrivé le matin, de la Nouvelle-Orléans, présidait à la cérémonie. Le R. P. J. A. Dallaire, curé de SS. Pierre et Paul de Lewiston, Me, et M. l'abbé J. M. Monnier de la pro-cathédrale Ste-Marie, remplissaient les fonctions de chantres et le R. P. Thériault de Ste-Anne, celles de maître des cérémonies.

Après la bénédiction du couvent les RR. PP. Dominicains offrirent un dîner de famille à ceux qui avait assisté à la cérémonie. Les prêtres suivants assistaient au dîner :

Le T. R. P. De la Chapelle, supérieur des Pères Maristes et le R. P. Alain de Boston ; le T. R. P. Bernard, supérieur des Pères du Sacré-Cœur de Fairhaven ; le T. R. P. Hage, de Québec ; MM. les abbés Fortin et Roy, de Woosocket, Lévesque, de Newburyport, Villandré de North Attleboro, Lebel, de Phenix, Samson, de Québec, Orosz, chapelain du Cénacle de Newport, R. I. ; Lessard de Manville, Deslauriers, Bérubé,

Robert et Sylvain, de New-Bedford, Bessette, de Pleasant View, R. I., Carier de Taunton, Mgr J. A. Prévost, P. A., Cassidy chancelier du diocèse de Fall-River, Lavallée, Musseley, Delemarre, Giguère, Valais, Blanchette, Chagnon, Lévesque, Monier et Maher, tous de Fall-River.

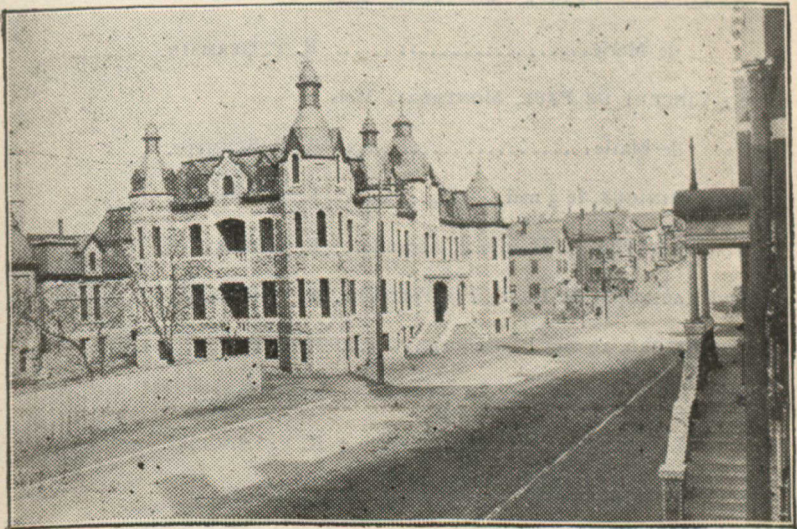
Outre le T. R. P. Hage, du couvent de Québec, il y avait le T. R. P. Duchaussoy et le R. P. Dallaire du couvent de Lewiston ; le T. R. P. Brosseau, de celui d'Ottawa et tous les RR. PP. Dominicains de Ste-Anne.

Après le dîner le T. R. P. Grolleau prit la parole et dans une charmante allocution, il parla de la fête que la maison célébrait et il affirma de nouveau la belle union qui existe entre le clergé régulier et séculier dans ce pays.

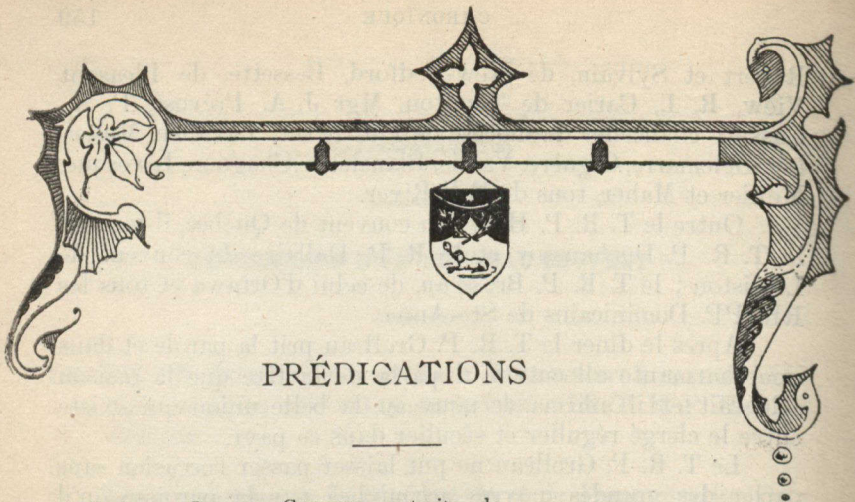
Le T. R. P. Grolleau ne put laisser passer l'occasion sans parler des grandes œuvres accomplies par la paroisse qu'il dirige et qu'il aime tant.

Il a payé un juste tribut d'éloges au R. P. Charland, l'architecte du nouveau monastère.

Les RR. PP. Dominicains ont reçu des télégrammes de Sa Grandeur Mgr Harkins de Providence ainsi que de la part de plusieurs prêtres que des circonstances empêchaient de venir prendre part à cette fête.



Le nouveau couvent des RR. PP. Dominicains de Fall-River.



PRÉDICATIONS

QUÉBEC, JACQUES-CARTIER, retraite de

ière Communion du 28 avril au 2 mai R. P. ROY.

ST-HYACINTHE, NOTRE-DAME, Réunion

du T. O., le 30 avril..... R. P. RONDOT.

QUÉBEC, BASILIQUE, Mois de Marie..... T. R. P. HAGE.

ST-LOUIS DE FRANCE, MONTRÉAL, Mois

de Marie..... R. P. GERMAIN.

ST-VINCENT DE PAUL, MONTRÉAL, Mois

de Marie..... R. P. SCHMITT.

ST-DOMINIQUE, le 3 mai..... R. P. BÉRARD.

ST-HYACINTHE, N.-D., 9 mai, Ascension.. R. P. BOISVERT.

ST-HYACINTHE, N.-D., 19 mai, Pentecôte. R. P. BÉRARD.

ABBOTSFORD, 19 mai Pentecôte..... R. P. DOYON.

ST-PATRICE DE TINWICK, 30 avril..... R. P. COUET.

JEUNE LORETTE..... R. P. LANGLAIS.

STE-ANASTASIE, retraite..... R. P. ROY.